



DU VENT DANS LES PLUMES

Le magazine des cancons littéraires

Découverte stupéfiante : La Fontaine n'avait pas que des amis... Son jardinier lui fait la morale !

Il y a quelques mois, on a retrouvé dans les affaires personnelles d'un collectionneur récemment décédé une lettre écrite de la main d'un certain Nicolas de Froidour, maître-jardinier attaché à l'entretien d'un immense domaine à Château-Thierry et dont le propriétaire n'est autre que Charles de La Fontaine, père de l'écrivain. Ce jardinier a vu grandir son fils Jean dans les allées du parc et il a lu ses *Fables*. Il est clair que le succès de ce livre ne faisait pas l'unanimité dans l'entourage de l'écrivain !



Nicolas de Froidour,
Confrérie des jardiniers et gardes-forestiers de Château-Thierry,
Maître-Jardinier attaché à l'entretien du domaine de Monsieur Jean de La
Fontaine et au service de l'administration des Eaux et Forêts de sa Majesté le
Roi, Louis le XIVème,

Château-Thierry,
Ce lundi 10 mai 1679,

Monsieur,

Anne de Jouy, votre chère sœur, a eu la bonté de me faire lecture de vos deux derniers livres rassemblés sous le titre de *Fables* et dont j'ignorais la récente publication. Vous savez l'attachement que j'ai pour vous et votre famille mais je ne saurais vous cacher la profonde tristesse et la vive amertume que ces apologues ont produites sur moi.

Vous le savez, votre père, a, jusqu'au jour de sa mort, nourri pour le domaine qui vous a vu naître en 1621 une passion qui ne s'est jamais démentie. J'ai travaillé à ses côtés pour que cette immense propriété forestière dont vous êtes aujourd'hui l'héritier conserve toute sa magnificence et reste le précieux écrin de verdure qui fait la fierté des habitants de Château-Thierry.

Vous fîtes vos premiers pas dans ce parc, et, je vous vis gambader tout ébaubi par le spectacle enchanteur de la nature qui vous entourait : on eût pu croire à cet instant que les allées ombragées se rendaient complices de vos joyeuses découvertes. Et il n'est peut-être pas hasardeux de prétendre que vous teniez vos babillages du chant de la pie grièche ou de la grive litorne.

A 37 ans, vous fûtes nommé propriétaire des lieux et capitaine des chasses. Toute notre confrérie qui s'était réunie à cette occasion voyait en vous le digne successeur de votre père. Mais notre déception fut grande lorsque vous quittâtes le domaine emportant vos malles et laissant dans votre sillage une épouse éplorée et ce parc orphelin d'un maître qui l'abandonnait.

Vous voilà aujourd'hui tout auréolé d'une gloire sans nuage et la tête farcie de jolis discours à force de fréquenter les salons emperruqués de ces petits marquis. Vous vous êtes sans doute par là même

délesté de votre passé et omettez sciemment de citer en ces lieux trop fardés le nom même de « Château-Thierry ». Adieu donc « veau, vache, cochon, couvée » !

A vos yeux, l'alexandrin a sans nul doute plus d'éclat et d'attrait que toutes les beautés sauvages du pays de l'Omois. Là n'est d'ailleurs pas votre plus grand crime car Montaigne aimait à penser au rythme lent de sa monture et l'écrivain ne bouda point l'homme épris de nature. Mais vous fîtes bien pire en composant ces fables qui, si elles amusent les enfants, attristent le vieux jardinier que je suis devenu et le dévoué serviteur de feu votre père.

A vous lire, cher Jean et sans être inconvenant, on ne saurait que s'indigner du piètre rôle que vous faites tenir à ces nobles animaux qui ont bercé votre enfance et l'on regrette que de coupables muses se soient penchées sur votre front pour inspirer ces vers.

Ainsi, vous qui vous êtes vanté jadis d'avoir entraperçu la silhouette furtive d'un renard au détour d'un chemin, voyez quelle image indigne vous donnez de lui dans vos fables : il se présente à vos lecteurs sous les traits d'un flatteur invétéré de sa Majesté, un menteur éhonté qui a perdu l'odorat ou un traître qui condamne les loups à une mort sans pitié ?

Et le coq dont le chant ravissait vos oreilles lorsque vous n'étiez encore qu'un enfant ! Que devient-il sous votre plume ? Un stupide gallinacé qui fanfaronne gonflé d'orgueil et la crête écarlate pour avoir obtenu les faveurs d'une cocote emplumée ! Un don Juan grotesque et prétentieux qui, à peine les premières notes de sa victoire entonnées, se laisse emporter par l'ongle habile d'un vautour ! Est-ce ainsi qu'il faut rendre hommage à nos chers animaux de basse-cour ?

Et que dire du chat ? Ce compagnon fidèle qui s'endormait auprès de l'âtre dans la grande salle à manger de votre père. Il tendait affectueusement sa tête vers votre joue comme une promesse d'amitié éternelle. Que devient-il dans vos fables ? Une grosse boule de poils perfide et ventrue répondant au surnom ridicule de Raminagrobis qui assomme d'un coup de patte une pauvre belette et un petit lapin ! Quelle morale trouvez-vous à cela ? Pensez-vous que ces animaux tant chéris par vous dans l'enfance méritent ce traitement et voyez-vous quelque ressemblance avec la Nature dans toute cette affabulation ?

Et le loup ! Il faut voir le sort que vous lui réservez ! Souvenez-vous, vous le vîtes naguère en compagnie de votre père, arpentant les bois de notre cher domaine avec sa louve et ses petits louveteaux ! Ce prédateur avait l'art de chasser sur nos terres les animaux malades. Votre père le tenait pour cette raison en grand respect. Mais, sous votre plume, point de salut pour ce vénérable *canis lupus* ! Il n'est même plus chasseur, il devient renifleur de cadavres, et si peu famélique, qu'il ne daigne s'en sustenter. Avidé, il se jette sur le maigre boyau d'un arc et tout pataud qu'il est, ce crétin des bois détend la corde qui gardait une flèche et meurt en s'affalant de tout son poids sur un tas de cadavres encore fumant ! Non décidément, les animaux de vos fables n'ont rien de commun avec ceux qui faisaient tout le sel et tout le miel de votre enfance !

Vous rappelez-vous ces deux chiens qui accouraient joyeux à votre rencontre et lapaient vos petits genoux en signe d'affection ? Vous leur donniez alors toutes sortes de sobriquets qui trahissaient votre tendre attachement pour eux et dont les sonorités parfois si insolites amusaient votre père. Qu'en est-il aujourd'hui de cette complicité qui vous liait à eux si pleinement ? Peu de choses en vérité car à vous lire, les deux chiens de votre enfance n'ont plus rien à voir avec ces deux corniauds que l'on croise dans vos fables : apercevant au milieu de l'onde un animal mort, ils se mettent en tête d'avalier toute l'eau du fleuve pour l'atteindre et le manger ! Ce ne sont plus des chiens, ce sont des outres !

Passons sur cet âne qui court à sa perte en s'accusant naïvement d'avoir brouté de l'herbe ! Laissons de côté ce grand bouffon de héron qui rechigne à manger carpe, brochet et tanches et qui doit se contenter d'un limaçon ! Oublions l'ours qui est assez ballot pour écraser la tête d'un vieillard avec une pierre en voulant chasser de son nez une mouche !

Cher Jean, je vous le dis sans détour : si ces animaux se penchaient un jour pour voir le reflet de leur silhouette dans l'encre délavée de vos fables, ils ne verraient que trahison et calomnie et vous seriez bien en peine d'arrêter leur colère. Mais heureusement pour vous, la nature les a privés du savoir lire et vous pouvez sans danger poursuivre vos petits récits sous les bons auspices d'une marquise sans craindre leur courroux.

Pourtant, il n'est pas de meilleur ami que celui qui vous ouvre les yeux. Si je ne vous savais pas tant moraliste, j'oserais ce conseil : ne sacrifiez pas aux charmes de la gloire ce qui fait l'essence de ce vous êtes, un homme de la terre. Sachez imiter les vertus du pays qui vous a vu naître. Restez humble. C'est ainsi mon cher Jean, que vous lui resterez fidèle. Soyez tel que vous êtes et ne déguisez rien.

Votre tendre et dévoué serviteur,
Nicolas de Froidour